

# SUR HUIT TEXTES EN PICARD DE LUCIEN SUEL

Jacques LANDRECIES

Lucien Suel a peu écrit en picard. À ce jour on ne dénombre jamais que huit textes brefs, le plus souvent de l'ordre d'une seule page, le tout n'en excédant pas une douzaine<sup>1</sup>. Mais cette parcimonie ne doit pas prêter à méprise. Cette production dialectale s'avère en effet doublement révélatrice : parce qu'elle offre une voie d'accès particulière à l'univers de son auteur et parce qu'elle propose une façon neuve d'écrire en picard.

Il nous faut d'abord faire un sort à *Ch'l'Amour Rouche* car ce texte se démarque des autres à tous égards, à commencer par son sujet. Il s'agit de l'autobiographie des derniers moments d'un litron de rouge depuis son achat par un soulaud sur les rayons d'un supermarché d'*Iberque* [Isbergues] jusqu'à son rejet dans l'herbe, une fois goulûment vidée. L'accent est mis sur la réciprocité du désir, la violence érotique de l'étreinte et de la succion, dans un contexte de trivialité qu'on ne retrouve pas ailleurs. Ce texte, l'une des trois traductions à partir du français (avec *Ch'Fien* et *Min Grandperr*), est une nouvelle, écrite en prose courante donc, avec une transcription qui colle au plus près de l'orthographe du français, ce qui lui assure une parfaite fluidité de lecture. Enfin, c'est le plus étendu du corpus.

Chacun connaît la passion féconde de Lucien Suel pour le jardinage, source de sa plus grande renommée littéraire. On ne s'étonnera donc pas qu'il y ait consacré deux textes en liaison avec l'ouvrage avant-coureur *Visions d'un jardin ordinaire* (2000). *Ch'Fien* est un très court texte, à la troisième personne, montrant un jardinier pissant sur son *fien* (son fumier), puis l'étendant, bêchant, l'enfouissant, menant avec obstination son combat contre l'entropie, mot clé de

1 — Voir liste dans Bibliographie en fin d'article.

l'univers suélien qui clôt le texte. *Eszalo* (halot est le nom du saule-têtard)<sup>2</sup> s'attache à décrire la confection de cet arbre, né tout entier de la main de l'homme, à l'aide de conseils techniques précis, notamment pour les tailles successives. Après la leçon d'arboriculture vient une leçon d'économie domestique car tout est bon à prendre et à utiliser dans cet équivalent végétal du cochon. On le voit, il n'est pas de nature sans culture, et le poète, bon ouvrier, prend un plaisir évident à montrer le travail en acte dans toute sa matérialité éprouvante et gratifiante à la fois. Or, contrairement à une idée reçue, la description du travail est rare dans la poésie picarde et ces évocations sont à elles seules un premier facteur d'originalité. D'autres textes nous donnent à voir d'autres ouvriers à la tâche : *Duki son chévio* [Où sont-ils les veaux] s'ouvre sur une scène de vélage à laquelle l'auteur a participé activement dans son enfance. Les versets 5 et 6 de *Min Granperr, Fleury Verbrughe*, s'attardent sur le déchargement des wagons de quarante tonnes de coke et de minerai à la tôlerie d'Isbergues, soulignant la pénibilité physique de ce labeur qui finira par disloquer les corps. La célébration du travail manuel tourne alors à la dénonciation de l'exploitation, sans verbiage, par la seule vertu de la description. Autre passion connue de l'auteur, la musique populaire anglo-saxonne. Deux autres textes lui sont dédiés de manière aussi explicite puisque leur intitulé renvoie à deux concerts. Le premier d'entre eux, *Patismit*, relate l'expérience que vécut en direct l'auteur à l'été 1998, lors de la venue de la chanteuse à Dranouter, en Belgique flamande. Une émotion violente le saisit lorsque, dès son entrée sur scène, l'artiste déclama *Howl*, le fameux poème d'Allen Ginsberg qu'il connaissait par cœur<sup>3</sup>. Autre souvenir marquant, *Amouji*. Les anciens se souviennent peut-être encore du premier festival pop organisé sur le continent dans le sillage de Woodstock<sup>4</sup>. Les autorités françaises ayant multiplié les empêchements, il avait été organisé, fin octobre 1969, à Amougies, petit village de la Belgique picarde. La relation de ce concert est, l'on s'en doute, haute en couleurs, à la mesure de celles de l'époque. L'affiche était prestigieuse, annonçant, à défaut des groupes « stars », les formations les plus créatrices du moment : côté pop, Franck Zappa et L'Art Ensemble of Chicago, Soft Machine, Gong, Pink Floyd (dont c'était la première venue sur le continent), Caravan..., côté free jazz, Archie Shepp, Don Cherry, Anthony Braxton, Joachim Kühn, Sunny Murray... Mais la révélation, pour notre poète, fut incontestablement Captain Beefheart et son Magic Band, qui lui procura l'une des expériences musicales et poétiques les plus décisives de sa jeune existence. On notera au passage que le récit de déplacement, de relation de spectacle constitue un thème prisé chez les auteurs dialectaux. Nous nous bornerons à citer l'emblématique chanson amiénoise *En r'venant d' chez Barnum*... Enfin, le dernier des thèmes les plus évidents de cette production picardophone est

2 — Il faut ici souligner que cet arbre à taille humaine, comme le signale l'auteur, largement méconnu des citadins, est véritablement caractéristique des coins les plus humides de notre région, où il signe à sa manière ébouriffée et discrète à la fois plus d'un paysage détrempe.

3 — Dont il donne l'incipit : « holy, holy, holy, holy, holyholy, holy, holy, holy, holy, holyholy the world is holy » [le monde est sacré] »

4 — J'y étais (n.d.l.a.).